

Qui es-tu mon amie ?

Marie Chevalier

Tu avais quatre ans, tu étais si mignonne avec tes cheveux tellement blonds qu'ils en étaient blancs. Tes yeux se plissaient au soleil, tout le monde te disait que c'était normal car tu avais les yeux clairs mais si beaux, si bleus, si rieurs.

Toute menue, petite pour ton âge, tu tenais serrée dans ton bras une poupée délavée, sale dont la robe était déchirée, et tu regardais fixement une femme marcher vers le grand portail. C'était ta mère... Oh ! comme tu la trouvais belle ! Sa robe dansait autour de ses mollets et gracieuse elle avançait vers... loin... loin de toi et sa chevelure brune, ses cheveux si soyeux si brillants volaient dans le vent : elle savait que tu étais sur le pas de la porte en train de la regarder alors elle se retournait te faisait de grands gestes de la main t'envoyait des baisers. Doucement tes larmes venaient, tu les retenais, tu étais grande, elle te l'avait dit en partant :

— Tu es grande, ma fille, tu ne vas pas pleurer, n'est-ce pas ?

— Oh non, Maman..., lui as-tu répondu de ta petite voix, Oh non... »

Mais c'était trop dur : tu avais beau les retenir elles coulaient le long de tes joues un peu pâles... Oh ! Comme tu avais du chagrin, cette femme partait et elle était tout pour toi, elle te

laissait là, au bord du chemin, comme un chien que l'on abandonne et il s'agissait bien d'un abandon, car tu ne la reverras jamais. Tu seras éduquée et élevée là, dans cette maison qui a bien voulu t'accueillir...

Les années ont passé, te voilà grande maintenant, enfin grande, pas vraiment tu fais partie des petites pour ton âge tu viens d'avoir 16 ans mais on t'en donnerait 12. Cela te dérange un peu surtout vis à vis des garçons, forcément ils ne s'intéressent pas à toi, il faut dire qu'avec tes nattes relevées autour de la tête et tes chaussettes été comme hiver, tu n'es pas très attirante !

Ta vie se déroule tranquillement avec tes copines qui, on doit le dire, sont à ta disposition. Assez directive, tu leur imposes et tes jeux et tes envies : « Non je ne veux pas que tu mettes ta robe neuve rouge sinon je ne te parle plus... » L'amie allait se changer... Raison à cela ? Bien sûr, toi tu n'as pas de robes neuves, ce ne sont que des vêtements de récupération et justement il n'est pas rare qu'un grand frère d'une de tes amies se moque en disant à ses copains : *vous avez vu sa jupe, c'est une jupe à ma frangine, elle n'en voulait plus elle lui a donnée...* et tous éclatent de rire... Blessures ? Vexations ? Sans doute mais aussi cette envie d'être méchante, agressive, et cette douleur au fond du cœur.

Et puis un jour une dame est venue te chercher ; tu la connaissais à peine. Il s'agissait de la nouvelle femme de ton père et tu allais vivre avec eux. Sans presque les connaître mais parce que c'est la vie : ils avaient trouvé un logement décent et pouvaient t'accueillir, alors ils te reprenaient à celle qui t'avait élevée et toi tu jubilais, heureuse tu partais voir ton père et surtout tu allais vivre à Paris, tu avais 16 ans.

Ta valise fut vite faite, il n'y avait pas grand - chose à mettre dedans ! Ah si une petite plante qu'une copine t'avait offerte pour tes quinze ans : souvenir de son jardin... Un taxi est venu vous chercher ta belle mère et toi, tu as regardé une fois par la vitre arrière, même pas sorti ton bras pour un adieu, sa silhouette debout au bord de la route s'éloignait tu n'en avais cure, même pas envoyé un baiser à celle qui t'avait considérée comme sa fille pendant toutes ces années, et c'est sans une larme que tu as tourné le dos à ton enfance.

Nouvelle vie, nouveaux amis, nouvelles copines nouvel environnement et nouveaux parents...

Plus heureuse ? Certes non, tu as vite déchanté, cette vie-là ne te convenait pas, comparativement à celle d'avant tu étais surveillée brimée dans un carcan d'horaires à respecter qui attisait l'impatience et les regrets de la jeune fille que tu devenais.

Très vite le monde du travail te mobilisa, dès l'âge de dix sept ans tu entras dans une grande entreprise bancaire. Tu eus enfin l'impression d'exister. Enfin on te parlait, enfin on te reconnaissait surtout dans le syndicat où très vite tu adhéras. On te respectait, t'appelait par ton nom et des collègues te demandaient de l'aide, enfin tu pouvais te rendre utile enfin tu comptais pour quelqu'un.

Et puis vint le moment des amours...cela se fit tout naturellement tu trouvas un compagnon que tu aimas très fort et avec qui tu voulus partager ta vie. De nouveau tu refis ta valise toujours aussi légère, toujours aussi vide de bibelots, et très peu de vêtements mais cette fois ta garde - robe était à toi

tu l'avais faite de tes mains. Tu avais appris à coudre et un bout de tissu acheté sur un marché te suffisait à en faire une petite robe tout à fait seyante !

Le soir venu, la veille de quitter ton père et sa femme, tu regardas ta chambre et sans penser un instant à ce que serait ta nouvelle vie, de nouveau tu tournas la page.

Ta vie de femme, tu la menas comme toujours, tambour battant, partagée entre ton mari tes chats ton travail, tes occupations syndicales, et quarante années s'égrenèrent ainsi sans grandes joies mais sans grandes peines non plus : des deuils dans ta famille, bien sûr, comme tout le monde mais plus précisément, le fils de la maison, qui était comme un frère pour toi s'est suicidé, sa mère, la femme qui t'avait élevée partit aussi... sans que tu ne verses aucune larme. Ces événements te firent cette fois regarder devant toi.

Ainsi, le moment venu de quitter ton entreprise fut un moment comme un autre, tu ne t'en préoccupas pas, et très vite tu oublias toutes ces années passées. Pourtant elles te paraissaient très importantes quand tu y étais comment as-tu pu les occulter avec autant de facilités ? Tu ne te souvenais même plus deux mois après ton départ comment ouvrir un compte épargne et tu avais fait cela presque toute ta vie !

Peu de temps avant cela, une bronchite très dure t'avait laissée deux mois sans force sans réaction, fatiguée lasse. Tu fumais trois à quatre paquets de gauloises par jour et devant cette maladie qui te coupait le souffle tu cessas du jour au lendemain, absolument sans manque aucun.

Un mois après, tu ne te souvenais plus que tu avais fumé !

Alors aujourd'hui, en te regardant vivre, moi qui t'ai toujours connue, je me dis : *qu'est-ce qui pourrait la toucher ? La faire tomber ?* Cette faculté de faire un trait sur tout ce qui te dérange, sur tout ce qui te gêne, sur tous ceux qui t'ennuient, sur tous ceux que tu as aimés, ne crains-tu pas que tout cette attitude, volontaire ou pas, ne te mène directement à une solitude sans fond ?

Et là qui viendra te tendre la main ? Qui ? Puisque tu as oublié même de t'occuper de toi. Tu n'as rien prévu, rien envisagé, rien programmé comme tant d'autres font dès qu'ils prennent un peu d'âge... pas toi...

Fasse que tu ne regrettes jamais d'avoir pris des distances avec la vie.

Avec tout ce qui fait la joie des autres,

Avec les gens qui t'aiment,

Fasse que tu partes comme tu l'as fait dans toutes les situations de ta vie que je viens de raconter

Fasse que tu partes sans te retourner !

Sans regrets

Sinon sans remords

Mais avant pourras –tu répondre à la question que ceux qui te sont proches se posent

Qui es-tu mon amie ?

L'auteure

Marie Chevalier est le pseudo sous lequel j'écris depuis que je suis en retraite. Je travaillais dans une grande banque et depuis 23 ans je me suis mise à l'écriture.

Je suis née le 13 juin 1942 à Paris et aujourd'hui j'habite en Picardie.

J'ai écrit 10 romans dont 2 édités chez Publibook, 1 chez Edilivre et les 8 autres chez Lulu.com

Egalement 13 recueils de poésie libre et 15 de nouvelles.